

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

GEORGE MOORE.....	Mémoires de ma vie morte. Un souvenir.....	259
MARCEL DUNAN.....	La Princesse Pauline de Metternich-Sandor.....	272
ALBERT BOISSIÈRE.....	La plus belle de Morlaà (II).....	290
HENRI RAMBAUD ET PIERRE VARILLON....	ENQUÊTE SUR LES MAÎTRES DE LA JEUNE LITTÉRATURE II. Les Poètes (<i>suite</i>) (Réponses de MM. Philippe Chabaneix, Jules Supervielle, Jacques Reynaud, René Fernandat)..	311
MANUDO.....		
MARTHE-GEORGES GAULIS.....	Ce qu'est le gouvernement d'Angora.....	343
LA TRIBUNE LIBRE PARLEMENTAIRE		
★★.....	Une interview du général Ludendorff.....	359

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

HUIS LATZARUS : La Vie parisienne. *Le Discours de l'amant importun, et le sujet Bradbury.* — FRANÇOIS MAURIAC : Le Théâtre. *Judith*, par Henry Arnstein. *La Dent rouge*, par H.-R. Lenormand. *L'Insoumise*, par Pierre Mondriaie. — EDMOND JALOUX : Figures et souvenirs. *Jacque Vontade.* — LÉON VIGNEAULT : *Bulletin financier.*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière — PARIS (6^e)

(TÉLÉPHONE FLEURUS-12-53)

LE GOUVERNEMENT D'ANGORA ⁽¹⁾

Que n'a-t-on pas dit du gouvernement d'Angora? Ses adversaires l'accusent à la fois de bolchevisme et de fanatisme musulman, deux états d'esprit contradictoires. Ils le prétendent hostile à toute paix durable, livré aux dissensions intestines, extrémiste à outrance, assoiffé de sang. Après avoir, depuis plus de trois ans, prédit chaque jour sa fin prochaine, l'Europe consent à traiter avec lui, mais sans cesser de l'observer en toute suspicion.

Je me disais 'tout cela, il y a un an, au moment où, pour la troisième fois, je venais de reprendre la route de l'Anatolie, où, pour la seconde fois, le but de mon voyage allait être Angora.

J'étais l'amie, celle en laquelle tout un peuple avait placé sa confiance. J'avais rempli la promesse faite au second voyage et redit ici ce que j'avais vu. L'accord d'Angora venait d'être signé, le moment était donc favorable pour accomplir là-bas une œuvre française, mais je songeais aussi à toutes les difficultés qui, forcément, s'interposaient entre ce premier règlement et le règlement d'ensemble.

Je me demandais dans quel état j'allais retrouver ce pays que j'avais quitté, cinq mois auparavant, en plein

(1) L'article qu'on va lire avait été écrit quelque temps avant la foudroyante victoire de Mustapha-Kemal. Loin de perdre son intérêt, il permettra au lecteur de constater combien l'événement a vérifié les prévisions de Mme Berthe-Georges Gaulis, qui s'est fait à si juste titre une spécialité de la question turque.

mouvement des armes, victorieux, mais toujours menacé par l'invasion grecque. Depuis, elle avait déferlé une fois encore et détruit une région nouvelle.

Sitôt à Inéboli, mes perplexités tombèrent. Dès les premiers instants, je retrouvais l'Anatolie telle que je l'avais laissée : ordre, calme, travail intensif, bonne humeur, malgré le danger toujours proche. Dès les premiers instants, j'étais l'hôte impatiemment attendu que les villes et les villages connaissaient déjà comme « celle qui vient voir la vérité ».

Entre Inéboli et Angora, tous allaient venir à moi m'exposant leurs espoirs et leurs craintes et lorsque, le 16 novembre dernier, la petite Ford qui avait si bravement tenu tête aux obstacles de la route me déposa devant le Parlement d'Angora, je savais déjà ce que j'allais y retrouver. J'avais compris que, là non plus, rien n'était changé. Mustapha Kemal, les traits encore altérés par le récent effort de la Sakkania, m'attendait dans son grand bureau présidentiel, entouré de quelques amis. Nos premières paroles furent celles qui viennent sans effort lorsque, plusieurs fois déjà, l'échange des idées s'est opéré en toute franchise et tous me dirent : « Enfin, vous êtes revenue ; que vous avez tardé ! »

C'est que, malgré tout, il est dur de travailler dans un aussi grand isolement, de lutter jour et nuit, sans répit, sans détente, sans savoir réellement ce que pense ou ne pense pas de vous ce décevant Occident dont Paris incarne la fantaisie troublante, le verdict final.

J'allais constater, une fois de plus, que, malgré nos hésitations, nos incertitudes, le prestige de la France avait seul résisté aux déceptions récentes, que tout l'Orient croyait encore en nous, regardait vers nous.

Pendant les six semaines de mon séjour à Angora — ou plus exactement à Tchan-Kaya — j'allais vivre en toute liberté, possédant une véritable autonomie, recevant à ma guise, allant et venant comme je l'entendais.

J'allais ainsi faire le tour des députés, des ministres, des délégations, causer à loisir avec les grands chefs militaires aussi bien qu'avec les hodjas et les notables.

J'assisterais aux séances de l'Assemblée nationale, discutant avec les intellectuels de toutes sortes : écrivains militants, professeurs, médecins, officiers. Ainsi, questionnant à ma guise, cherchant le document, prenant chez chaque homme l'essentiel de sa pensée et de son effort, m'appuyant sur des observations recueillies au cours de mes précédents voyages à l'intérieur, ne serais-je pas en mesure de rapporter chez moi des vues claires, précises, sur cette organisation que nous jugions sans la connaître?

* * *

Certes, il n'est pas difficile de la rencontrer à Angora, cette vérité si fuyante ailleurs. Aucun mystère. Vous êtes au plein cœur de l'action ; ici, elle n'a plus à se dissimuler, tout lui appartient, tout respire pour elle.

Qu'est-ce que le gouvernement d'Angora?

L'Assemblée nationale de Turquie formée de 350 députés représentant les diverses provinces de l'empire : paysans, hodjas, officiers et ces intellectuels de toutes sortes qui occupent une si grande place dans le mouvement pour l'indépendance.

J'ai dit « paysans », car ceux-ci représentent l'élément que les chefs de l'Anatolie placent au premier plan, celui avec lequel ils comptent à tout instant, celui auquel ils s'adressent en toute circonstance. L'éducation civique du paysan anatolien se poursuit avec une rapidité incroyable.

Sur les 350 députés qui composent le Parlement d'Angora, 250 environ siègent en permanence et suivent, avec le plus grand soin, les questions en cours. Je ne me lassais pas du spectacle de cette œuvre législative, en pleine gestation, souple et solide, s'adaptant au pays, à ses

traditions, à ses coutumes et cependant d'inspiration si française.

Je retrouvais en elle la personnalité du chef autour duquel les plus fortes individualités viennent se grouper. Bien des fois, par la suite, je devais entrevoir, sur sa grande table de travail, à Tchan Kaya, les traités de droit français marqués aux bons endroits, dans lesquels il trouvait la solution de plus d'un problème juridique sans cependant jamais heurter de front le traditionalisme turc.

Dès les premiers jours du mouvement, il avait entrepris l'organisation de l'Anatolie, inculquant partout aux notables la notion du patriotisme, mettant sous leurs yeux non l'éternelle chimère mais l'âpre réalité. Des buts précis, simples, le retour à la loi démocratique qui fut la vraie force de l'Islam à ses débuts, le sens aigu des nécessités sociales du présent, telle est l'œuvre.

Ses principes essentiels sont contenus dans la loi sur l'organisation fondamentale acceptée par l'Assemblée nationale, le 20 janvier 1921. J'en extrais la substance :

La souveraineté appartient à la nation sans réserves et sans conditions. Le régime administratif repose sur le principe suivant : le peuple décide de son sort directement et effectivement.

L'Assemblée nationale qui seule représente la nation a seule le droit de légiférer et possède seule le pouvoir exécutif.

Les membres de l'Assemblée nationale sont élus par les populations des vilayets. Ils ne représentent pas seulement leur province mais aussi la nation entière.

L'Assemblée nationale assume la charge de tout ce qui concerne la politique extérieure et intérieure.

Au sein de cette Assemblée se fait l'élection des ministres ; chacun est élu individuellement, est individuellement responsable envers l'Assemblée ; sa chute n'entraîne pas la chute de ses collègues.

Quant au président, il réunit entre ses mains, par le fait même des pouvoirs que l'Assemblée lui confère, la responsabilité dans son ensemble. C'est par lui que tout ce qui concerne le pouvoir législatif et exécutif passe en dernier ressort. Il est donc, devant la nation, le chef responsable.

Aujourd'hui, de plus, Mustapha Kemal, par le fait de l'état de guerre et de l'invasion du pays, a reçu de l'Assemblée nationale le commandement suprême. Il est donc chef de la nation turque mais doit cependant s'adresser, en toute circonstance, à l'Assemblée et obtenir son assentiment, qu'il s'agisse de guerre ou de paix, d'alliances ou de vie intérieure.

Tel est le gouvernement d'Angora. Un Parlement plein de vie, conscient de sa force, vénérant ses chefs, mais les critiquant âprement à la moindre erreur, exigeant d'eux la plus stricte justice, n'admettant pas qu'ils puissent, à aucun moment, décliner le poids des responsabilités, exigeant plus encore de celui qu'ils ont placé plus haut que tous les autres, qui leur doit compte à tout instant de ses actes. A celui-là, ils ne passeront rien, car ils l'ont exalté, lui et son œuvre, jusqu'à l'extrême limite du possible et le surveillent d'autant plus jalousement.

C'est un curieux, un passionnant spectacle que celui de cet homme jeune, en pleine maîtrise de soi-même, menant d'un geste souple et ferme cette création qui est la sienne, s'entourant des amis, des associés de la première heure, décidant de tout en dernier ressort, ne vivant que pour cette page d'histoire qui est sa raison d'être et la voulant belle, grande, décisive. Pour lui, auprès de cela, rien ne compte. Si l'Europe s'entête à ne pas comprendre, il se tournera vers l'Asie, mais, auparavant, il fera jusqu'au bout le suprême effort pour convaincre l'Occident. Il le répétait encore en décembre dernier devant son Parlement :

Je ne suis pas panislamiste, je ne suis pas pantouranien, je ne suis pas panturquiste.

Et, mettant en garde ses auditeurs contre les chimères, contre l'illusion :

« Nous sommes un peuple travailleur qui s'efforce de sauver sa vie, son indépendance. Nous sommes un peuple pauvre qui est obligé de travailler pour vivre et pour obtenir sa délivrance.

Puis, faisant allusion au passé :

Peut-être mes paroles vous paraîtront un peu amères, peut-être ressembleront-elles à un blâme. L'origine des mouvements et des actions qui mettent aujourd'hui ce peuple face à face avec sa potence, c'est l'illusion, c'est le sentiment.

Alors, tout en maintenant le principe de la solidarité musulmane, il rappelait aux siens le but précis de la lutte :

Chacun de nos coreligionnaires peut nourrir dans son esprit un idéal à lui, personne n'a le droit de l'en empêcher, mais votre gouvernement a une politique fixe, positive, réaliste qui a pour but d'assurer sa vie et son indépendance dans ses limites nationales. Je le répète encore, il est essentiellement réaliste et modéré, éloigné de toute illusion. Connaissions-nous bien, nous sommes un peuple qui demande sa vie et son indépendance ; nous ne pouvons sacrifier notre vie que pour cette idée.

De telles paroles correspondent étroitement aux sentiments du peuple anatolien. C'est pour un but positif, immédiat qu'il donne le suprême effort. Je ne crois pas que les théories asiatiques trouveraient grand écho en lui, mais, par contre, l'attaque anglaise, l'invasion grecque lui ont inculquée la forte leçon du nationalisme et il est passionnément acquis au jeune chef qui sait lui parler un langage clair et précis, qui sait comprendre le sien.

* * *

C'est au Parlement que se concentre la vie ardente, intensive d'Angora. Dans la salle des séances, les députés forment trois groupes nettement délimités : gauche, centre, droite. La gauche est gouvernementale et suit l'impulsion rapide donnée par le président. La droite, de tendance réactionnaire, attachée plus étroitement à la tradition, s'efforce d'enrayer la marche et représente l'opposition. Le centre oscille de l'une à l'autre, d'après le débat du jour, mais, le plus souvent, appuie le gouvernement.

Kalpaks, fez, turbans se mêlent ; ministres, officiers, soldats, commerçants, et, notables, hodjas épris de dis-

ussions savantes, juristes passionnés de leur science, hommes d'action, lettrés et poètes, simples paysans, hommes de Constantinople, envoyés des provinces lointaines, tous participent au travail en commun.

A 200 kilomètres de là, l'ennemi guette, l'invasion récemment refoulée va déferler de nouveau. Ce sera la septième ou la huitième fois depuis que les Grecs furent chargés de pacifier l'Anatolie. J'ai déjà vu, à deux reprises, les effarants effets de cette pacification.

Les populations parmi lesquelles je viens de vivre en sont les victimes directes. Elle a donné à tous ces regards leur impressionnante fixité, elle a électrisé toutes ces énergies et vraiment, lorsque vous êtes ainsi au cœur de la citadelle, l'obscurité se dissipe, vous vous libérez sans effort de tout ce que vous avez lu et entendu en Europe, même à Constantinople, où les plus véridiques ne peuvent saisir exactement la question. Elle ne se montre qu'ici dans toute sa plénitude. Il n'y a plus, devant vos yeux, qu'un peuple uni pour sa défense, fier de ses chefs, fier de celui qui domine tous les autres et, comme je vous l'ai déjà dit, cela n'empêchera pas l'exercice de la libre critique.

La liberté de la presse est entière soit à Angora, soit par toute l'Anatolie. On ne peut en dire autant à Constantinople où le contrôle interallié sévit de telle manière qu'il est à peu près impossible d'écrire autre chose que de vagues généralités. Je suis tout particulièrement placée pour le savoir, ayant été, étant encore l'une de ses victimes.

A Paris même, je le redis à regret, il est difficile d'écrire en toute liberté de plume et d'esprit, si vous avez à faire connaître, en politique extérieure, ce qui n'est pas couramment admis. Je vous mets au défi de publier, où que ce soit, une série d'études permettant au grand public de concevoir clairement la totalité d'une question extérieure. En voulez-vous un exemple?

En dehors de quelques spécialistes, qui connaît aujourd'hui, chez nous, les données du problème asiatique que tous les principaux intéressés, en Orient, ne demandent qu'à faire connaître?

Des études fragmentaires jettent quelques lueurs sur certains coins de l'horizon, mais ces éclaircies partielles ne permettent pas d'acquérir la large vue d'ensemble sans laquelle tout est confusion.

Or, il se trouve justement qu'Angora est un observatoire sans pareil. Vous y côtoyez à la fois l'Europe et l'Asie, toutes les ruines, tous les recommencements; l'âpre souffrance, la confiance absolue s'y confondent. Tout y est lutte ardente, fierté des résultats obtenus, sentiment très juste de ce qui reste à faire. Chacun se modèle plus ou moins sur celui qui commande et s'efforce de reproduire ses deux traits dominants : absolu contrôle de soi-même, inlassable énergie.

Rien n'est plus mouvementé, plus turbulent, plus grand que le ciel d'Angora ; rien n'est plus calme, plus discipliné que la foule qui parcourt les larges voies à demi détruites d'une très ancienne capitale. C'est ici que l'Orient vient chercher la grande leçon d'organisation, de nationalisme. C'est dans les collèges d'Angora que les musulmans asiatiques, de souche turque, font instruire les fils dont ils sont le plus fiers. Ce n'est pas en despote que l'Asie se promène ici, mais en disciple.

La solidarité musulmane n'y est pas un vain mot. L'on peut dire qu'elle se substitue au panislamisme, terme impropre s'il en fut. Ce n'est pas un vent de fanatisme qui souffle aujourd'hui sur l'Islam, mais un profond scepticisme envers la justice de l'Occident.

Tous ces gens de l'Afghanistan, du Turkestan, de Bokhara, de Khivas, qui, tels leurs frères musulmans du Caucase, viennent dans la capitale anatolienne, y rencontrent plus d'un sujet de réflexion. Ce qu'ils y voient est fait pour leur plaire : ces soldats disciplinés,

s officiers au très simple uniforme, aux airs de chefs, et l'ordre qui semble aller de soi les impressionnent heureusement. C'est à peine si l'on rencontre çà et là un agent de police.

La foule qui sillonne les larges artères d'Angora lui prête une allure de grande ville ; le mouvement économique y est intense, bien que les plus riches terres de Anatolie soient entre les mains des Grecs. Malgré l'effort ininterrompu pour la guerre, Angora vit politiquement avec une plénitude, une variété d'impressions et de sensations que chaque jour élargit.

Orient, Occident, les deux courants viennent jusqu'ici et se mêlent au terme de leur route. Lequel des deux emportera ? Il n'est déjà plus possible d'en douter.

C'est que, par une étrange aberration, tout a été dit, depuis trois ans, pour guérir ce peuple sage et ceux qui le conduisent de la sagesse et de la modération. J'ai suivi pas à pas ce débat tragique, j'ai vu ces hommes, ces chefs cherchant la paix, rejetés de force dans la guerre et par qui ? Par ceux-là mêmes qui auraient eu le plus grand intérêt à leur donner la paix et les accusent des crimes qu'ils n'ont pas encore commis, comme si, réellement, il fallait à tout prix les leur faire commettre.

Voyageant de mon plein gré, en toute indépendance, j'ai observé sans parti pris. Au début, je ne pouvais admettre ce qui, patiemment, m'était démontré, et puis, cela a bien fallu comprendre. Silencieusement, ceux qui m'entouraient observaient l'effet produit. Ils ne l'avaient pas mis en doute, car ne sommes-nous pas, pour eux, malgré nos phrases d'indifférence et d'abdication, les seuls qui puissions réellement comprendre, donc ceux qui doivent intervenir en dernier ressort quand l'absurde injustice devient par trop évidente.

Lorsque les Anglais, au lendemain de l'armistice signé par eux à Moudros, en si grande hâte, s'aperçurent que quelques officiers groupés autour d'un jeune général orga-

nisaient la résistance, ils n'hésitèrent pas à frapper. L'occupation de Smyrne confiée aux Grecs, en mai 1919 fut le premier coup direct ; il eut pour résultat de donner aux nationalistes — qui étaient tout au plus une centaine — quelques milliers d'adhérents et je vis cette chose étrange, lors de mon premier voyage en Anatolie en octobre 1919 : 40 000 hommes des troupes britanniques refoulés sur toute la ligne du Bagdad par 1 500 nationalistes et s'accrochant à la fin, péniblement, aux abords d'Ismidt. Déjà, les contingents hindous refusaient le combat.

Le 16 mars 1920, je me trouvais à Constantinople lors du coup de force anglais dont le but était de faire sauter les ponts entre la capitale et l'Anatolie ; déjà la Turquie s'affirmait, plus qu'aux trois quarts, nettement nationaliste. Je vis sur place les résultats du geste maladroit : les derniers hésitants étaient ralliés.

Après cela, il ne restait plus qu'à jeter les Grecs sur l'Asie Mineure en leur promettant ce qui seul pouvait leur faire accepter un pareil duel. S'était-on, tout au moins, assuré les moyens de leur imposer la stricte observance des lois de guerre, telle qu'elle devrait être acceptée par les peuples civilisés ?

Aucunement. A deux reprises, en avril, en décembre 1921, j'ai traversé les régions récemment évacuées par l'armée grecque, j'ai toujours sous les yeux l'inoubliable spectacle ; l'horreur de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu ne peut se redire. Un notable de Sivrihisar Ibissar me résumait ainsi, tout récemment, les impressions des siens et les siennes propres : « Nous n'avons pas eu affaire à un ennemi, mais à un meurtrier. Est-ce donc cela cette célèbre civilisation d'Occident ? Alors elle lui préfère ce que l'on appelle notre barbarie. »

Je vous assure qu'il faut avoir entendu de tels mots sur place et en avoir rougi pour en saisir l'entière signification.

L'impardonnable erreur apparaissait alors dans toute la folie ; mais ce sont là choses qu'il est presque inconvenant de redire et nul, chez nous, n'a pu m'expliquer pourquoi la France n'a pas protesté lors des premières dévasations commises en Asie Mineure.

Malheureusement, les gens de l'Anatolie commencent à ne plus comprendre. Ils ont été trop courtois, trop hospitaliers pour me le dire et puis, j'étais « l'hôte », celle à laquelle on doit respect et protection. Tous se disaient, aussi, qu'en me faisant voir de près la vérité, je me donnerais pour devoir de la répandre, c'était donc sauver, peut-être, ce que les armées grecques tenaient alors encore entre leurs mains. Les femmes et les enfants me répétaient :

« Ce que nous avons souffert, vous le raconterez chez vous, n'est-ce pas ? N'oubliez rien. »

* * *

J'ai tracé devant vous, en traits trop brefs, dans un raccourci un peu sec, l'image de l'Anatolie nationaliste. Il y manque la lumière, les grands horizons et, surtout, ce calme impressionnant de ceux qui, ayant fait le sacrifice de leur vie, ne s'irritent plus des déceptions, des dangers. Un très grand idéal soutient toutes ces énergies. Des plus grands aux plus petits, chacun vous dira : « Nous donnerons tout pour l'indépendance. »

Angora n'est ni bolchevique, ni extrémiste, elle ne saurait l'être. Mustapha Kemal a pu dire avec raison, devant son Parlement, au cours de la séance du 5 décembre dernier, dans laquelle il exposait sa doctrine avec sa sincérité qui est l'une de ses forces :

Notre gouvernement n'est pas un gouvernement démocratique, il n'est pas davantage un gouvernement socialiste, il ne ressemble à aucun autre. C'est un gouvernement qui représente la volonté nationale, la souveraineté nationale, c'est un gouvernement du peuple.

C'est vrai, et ce peuple est discipliné, il n'a pas de

haine, de jalousie. Il admet qu'il soit impossible de gouverner, de vivre sans confier aux chefs qu'il s'est choisis l'exercice du pouvoir. Il leur fait confiance et admet aussi que le pouvoir exécutif donné à Mustapha Kemal soit la plus terrible charge que puissent supporter les épaules d'un homme.

Je causais récemment, à Angora, avec l'un de mes grands amis d'Anatolie, Raefet pacha, alors mandataire de la défense nationale, l'un des chefs de la première heure. Il rentrait d'Inéboli où il venait de rencontrer une imposante mission anglaise et de discuter les possibilités d'une paix prochaine. L'accord ne s'était pas établi, mais Raefet disait : « C'est cependant le premier pas » ; et comme je lui parlais des difficultés récemment soulevées contre lui au Parlement, sur le délicat sujet des réquisitions, il me répondait avec son fin sourire : « Oui, je suis comme un père devant l'enfant en plein développement, en pleine vitalité qui bientôt le surpassera en force et en courage. Cet enfant atteint le moment le plus insupportable de la croissance. Il donne des coups à tort et à travers, il est terrible, indomptable, le père en souffre et l'admire tout à la fois. Au fond de lui-même, comme il en est fier, comme il se dit : « quel homme j'ai mis au monde ! »

La veille de mon départ, le matin, Mustapha Kemal, pour lequel le problème du temps est si difficile à résoudre, avait reçu pendant deux heures un paysan député d'Angora. Il s'agissait justement des réquisitions. Le chef responsable et tout-puissant écouta jusqu'au bout. L'homme parti, une rapide enquête fut menée, des sanctions prises.

J'ai assisté de mon kiosque de Tchan-Kaya à mille incidents pareils. J'ai vu les détails de la vie journalière, ce travail incessant, organisé, cette façon de déblayer l'inutile, mais de toujours capter l'essentiel, cette communication constante avec les deux pôles : Asie, Europe,

cette manière d'assimiler sans jamais se laisser submerger, de donner de temps à autre le coup de barre à droite et le coup de barre à gauche pour maintenir l'équilibre et rallier à soi les éléments les plus raisonnables et les plus conscients du monde islamique, enfin d'opérer avec le minimum de sang versé, — constante préoccupation de Mustapha Kemal et d'Ismet pacha. — Telles sont les directives essentielles de ceux qui mènent l'Anatolie.

Voilà ce que nous avons imparfaitement compris ici, troublés par les propagandes anglo--grecques, par la véritable croisade mi-anglicane, mi-orthodoxe qui met en péril les minorités de l'Asie Mineure. Je me suis souvent demandé — surtout pendant ces deux derniers voyages — comment les chefs militaires de l'Anatolie parvenaient à contraindre leurs soldats, ainsi que les populations qui fuyaient sous mes yeux, ayant vu et subi ce que je ne peux vous décrire, à ne pas user de représailles.

Cette question des responsabilités encourues par lord Curzon, par les coloniaux anglais dans la guerre sans merci qu'ils mènent depuis trois ans et demi en Anatolie, est l'une des plus tragiques, des plus douloureuses qui soient. Le Grec n'en fut que l'instrument. Ceci, le moindre paysan de là-bas, le moindre soldat vous le dira, mais cet instrument appliqua avec un zèle infatigable la méthode d'anéantissement total du pays envahi et de ses populations.

* * *

Je citerai encore, à propos de la troublante question des minorités chrétiennes, l'une des récentes déclarations de Mustapha Kemal devant le Parlement d'Angora :

Il n'y a, entre les éléments chrétiens et les citoyens musulmans, aucune différence. Tous ont les mêmes droits et conserveront ces mêmes droits.

Il fallait cette froide énergie pour parler ainsi au mo-

ment même où les populations musulmanes restées aux mains des Grecs étaient victimes d'inqualifiables traitements.

J'ai traversé, à plusieurs reprises, les quartiers chrétiens des villes et des villages de l'Anatolie occidentale. J'ai vu les femmes et les enfants ravitaillés par les municipalités, les femmes travaillant à leur gré, en pleine égalité avec les femmes musulmanes. A mes deux derniers voyages, les hommes étaient soit dans des camps de concentration, soit dans les bataillons de travaux, mais il ne fallait en accuser que l'incessante action politique anglaise à l'intérieur de l'Anatolie, son travail continu, sa façon d'utiliser les éléments chrétiens pour les soulèvements qu'elle formait sans cesse soit sur le littoral de la mer Noire, soit dans la région d'Ada Bazar et de Koniah.

Le père Ludovic de Marseille, à Eski-Chéir, en avril 1921, le père Antoine à Koniah en décembre 1921, m'ont également certifié n'avoir aucun reproche à faire au gouvernement d'Angora au sujet du traitement des chrétiens de leurs zones respectives. Ils m'ont chargée de le redire à Angora, à Constantinople et à Paris.

L'Angleterre et la Grèce sont nos alliées ; nous n'avons jamais protesté à voix haute contre leur politique orientale. Cependant, par tout l'Orient musulman, le prestige de la France reste immense : l'on ne cessait pas d'en appeler à elle, à sa justice, à son intervention. Il paraissait impossible qu'elle ne parlât pas tôt ou tard. L'accord d'Angora avait fortifié cette croyance.

Cette exaltation de la France, je l'ai rencontrée partout, bien que, pour cela comme pour le reste, le peuple d'Anatolie garde son sens critique et nous reproche notre lenteur à saisir les événements qui ne se passent pas sous nos yeux ; mais la France a été, de tout temps, en Orient, l'éducatrice, l'inspiratrice, ce sont ses livres, ses idées que l'on retrouve dans les plus lointaines écoles de l'Asie antérieure et jusque sur le front d'Esmet pacha.

Il ne s'agit pas là de copie servile. La force du nationalisme turc est d'avoir sauvegardé son individualité, de se tourner vers ses origines, tout en prenant chez nous ce qui lui est indispensable pour participer à cette vie moderne dont il ne tient aucunement à être exclu.

Il a fait le tour des nations européennes et, malgré nos prudences et nos incertitudes, c'est encore chez nous qu'il a rencontré le plus de sincérité et de largeur d'esprit.

* * *

Je ne vous ai pas parlé de l'action des femmes en Turquie. Il y a malheureusement beaucoup d'autres sujets de première importance que j'ai dû négliger, parce que ceci ne peut être que la plus brève, la plus imparfaite des esquisses.

Les femmes de l'élite turque ont eu, dans cette lutte pour l'indépendance, qui servira de modèle à beaucoup d'autres, un rôle de tout premier plan. Elles en ont été les propagatrices, stimulant les énergies, les audaces, servant dans l'ombre, favorisant toutes les idées d'avant-garde et, cependant, veillant jalousement sur la tradition, sur la famille.

C'est à elles, peut-être, qu'est dû ce caractère si peu révolutionnaire de l'évolution turque. Elles sont aujourd'hui passionnément patriotes, elles s'émeuvent à en pleurer dès qu'il est question des fatigues et des dangers volontairement acceptés par leurs sœurs paysannes, l'un des plus solides éléments de la résistance.

Les femmes de l'élite turque, emportées par cet élan, en arrivent à faire abstraction de toute considération personnelle. Elles renoncent, peu à peu, à défendre leurs biens, quittent Constantinople, le Bosphore et viennent travailler en Anatolie.

Elles ne sont pas féministes, elles sont femmes, ne cherchant pas à supplanter ceux qui les protègent, col-

laborant avec eux de toutes leurs forces. Comme le dit volontiers Mustapha Kemal : « Elles ont gagné leurs franchises, et qui pourrait aujourd'hui prétendre que leurs droits ne sont pas égaux à nos droits? »

L'action effective, continue, des femmes en Anatolie est l'une de mes plus vives impressions de voyage.

* * *

Je n'ai plus le temps de vous parler du sultanat et du califat aujourd'hui prisonniers de l'Angleterre. L'Anatolie reconnaît le pouvoir spirituel de la famille d'Osman, mais je ne crois pas qu'elle accepte désormais son pouvoir politique.

Les soldats de Mustapha Kemal pacha et d'Ismet pacha ont marché à l'assaut au cri de : « Vive l'indépendance ! » Ils continueront à vénérer le calife, chef religieux, mais obéiront aux chefs temporels qui leur ont donné la victoire.

La capitale politique restera, je crois, pendant bien des années, au cœur même de l'Anatolie, au centre de la citadelle. La leçon du 16 mars 1920 ne sera pas oubliée. La victoire en fortifiera le souvenir.

Voilà ce que je peux vous dire, aujourd'hui, sur une œuvre encore en pleine formation, mais dont le plan fermement posé, dès les premières heures de la lutte, n'a pas varié.

Rapidité, souplesse, suite, unité d'action et de direction, ce sont les traits essentiels du nationalisme turc et ceux de son chef Mustapha Kemal pacha.

BERTHE-GEORGES GAULIS.